SOUVENIR DU Dr GASTON FERDIÈRE

Par Eric CHAMS

Le Docteur FERDIÈRE est mort il y a quelques jours. C'était un ami très cher de "Radio Paris", de "Libertés" - auquel il collabora - et de Denis Clair. Eric CHAMS lui consacrera une émission spéciale sur les 106,7 FM de Radio Paris le 1er janvier à 14 heures.

"Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change"... Gaston Ferdière avait beau aimer Mallarmé passionnément, la mort ne lui va pas bien. Sans doute la mort ne va-t-elle bien à personne; pourtant elle va mieux à Montherlant figé dans son univers de masques grecs ou à Beckett déjà muré dans un silence de plus en plus envahissant qu'à Henry Miller ou à Gaston Ferdière.

Poète, médecin, psychiatre et chef de service, fou de littérature et de peinture, compagnon des premiers jours de la grande aventure surréaliste, faisant le coup de poing dans les meetings d'avant la guerre, se battant pour faire libérer Leonide Pliouchtch, aidant Artaud à reprendre la plume, rivalisant d'humour avec Dali, fidèle et injuste dans ses amitiés comme dans ses rages, le Dr Ferdière frappait d'emblée par sa superbe intelligence.

L'oeil clair et vif derrière ses lunettes, le timbre pointu et le verbe précis, la répartie immédiate et cinglante, il y avait chez lui quelque chose d'un lutin amusé et réfléchi. Sur la grille de son jardin, un écriteau: *chien méchant mais perspicace*. Le chien ne m'apparut ni méchant ni vraiment perspicace. Le maître était à coup sûr perspicace et pouvait pratiquer la méchanceté avec tout le talent d'un - précisément - cynique. Provocateur ? Je lui posais la question... "Si je n'étais pas provocateur, je ne serais pas surréaliste".

Il avait gardé pour André Breton comme, je crois, tous les authentiques surréalistes(1), une amitié et une considération indéfectibles. Quand il traversa, dans les années de l'après-guerre, la difficile période Artaud, celle où on l'accusait de toutes parts d'avoir torturé le poète, un soutien lui fut plus précieux que tout autre: celui d'André Breton. Je lui relus les longues et belles pages de *La Tour de Feu* (2) où le fondateur du surréalisme, ancien étudiant en psychiatrie lui-même, évoque le 23 septembre 1959 avec un lyrime mesuré et dans sa prose de très grand écrivain l'effondrement d'Artaud et le dévouement constant de son médecin. Pendant que je lisais, debout près de la fenêtre, je voyais le Dr Ferdière, assis dans son fauteuil, remuer les lèvres au rythme des phrases qu'il connaissait par coeur. Pas une seule fois je n'ai entendu le Dr Ferdière émettre la moindre réserve à l'endroit de Breton. Il y avait quelque chose de touchant dans cette manière qu'il avait, lorsqu'il en parlait, de regarder au loin, dans ses souvenirs. Ses rapports avec Eluard furent fraternels, avec Aragon toujours difficiles avant de devenir impossibles, avec Soupault nuancés, avec Dali versatiles par la faute du peintre. Il semblait qu'avec Breton ils fussent, sans que jamais Ferdière ne consentît à les reconnaître tels, ceux d'un père et d'un fils, un père un peu lointain que son fils aimerait en secret et dont il n'aurait pas à se débarrasser. Onze ans séparaient leurs naissances, vingt-quatre ans devaient séparer leurs morts.

Sa grande maison près de Fontainebleau, remplie de livres et de tableaux (sa dernière épouse était la peintre surréaliste belge Jane Graverol) où voisinaient ses collections de cannes de verre et de "bois flottés", un moulin à prières offert, à lui l'athée pur et dur, par le Dalaï Lama, des photos de René Crevel et de Maurice de Gandillac, "l'un des derniers esprits universels", et des affiches du festival cinématographique d'Avoriaz dont il fut l'un des animateurs, sa grande maison, trop pleine d'objets disparates et d'un goût parfois étrange, était tout sauf une maison de souvenirs morts. Il y flottait pourtant un sentiment d'absence. À cet univers qu'il me fit visiter si gentiment et si joyeusement, grimpant d'un étage à l'autre, se baissant pour ouvrir des tiroirs débordant de lettres d'Eluard, de tableaux en cheveux dont il m'expliqua la technique, à cet univers manquait quelque chose d'indéfinissable, peut-être "ces voix chères qui se sont tues" et, parmi ces voix, celle du *Testament* de Léo Ferré: la voix d'André Breton...

À 82 ans, la tête emplie de projets, prenant le train deux fois la semaine pour rendre visite à ses malades (il m'avoua avoir cessé de conduire depuis peu, sa vision nocturne ayant faibli), inaugurant par-ci une galerie de peinture, par-là une exposition au Musée des Arts et Traditions populaires, préparant un livre sur tel aspect méconnu du surréalisme, le Dr Ferdière, complètement tourné vers l'avenir, vivait comme on vit à 20 ans. Mais sa mémoire n'avait pas 20 ans... Une phrase me revient qu'il me dit spontanément comme je m'étonnais de la précision de ses souvenirs: "Je souffre d'une hypertrophie de la mémoire". Je crois effectivement qu'il en *souffrait*, que sa puissance de travail, ses activités multiformes et permanentes, sa curiosité inlassable l'aidaient d'une certaine manière à oublier cette souffrance: la solitude intellectuelle que son immense érudition, sa soif d'approfondissement - il était le contraire d'un touche-à-tout et, comme Breton, méprisait Cocteau - et sa très vive intelligence avaient fini par créer, peut-être à son corps défendant. Cette solitude habitait sa demeure, malgré la voix forte de sa bonne qui croyait le mener par le bout du nez alors qu'il me lançait de petits clins d'oeil amusés sitôt qu'elle tournait le dos, malgré le chien jappant et courant en tous sens, malgré la lumière qui baignait tout ce beau désordre.

J'ai passé sept heures avec le Dr Ferdière, en tête à tête. Il insista pour que nous déjeunions ensemble. Il avait la veille envoyé sa bonne acheter un lapin et semblait en être fort réjoui. Cela avait un petit air de fête. Il ne serait pas seul. Il prit un peu de vin, veillant à ce que je reprenne de chaque plat. Nous étions sur sa terrasse dans le doux soleil du mois d'octobre 1989. Je n'ai pas prêté grande attention au lapin, je l'avoue, ni au gâteau qu'il accueillit avec un plaisir enfantin.

Nous avons parlé, d'André Breton bien sûr dont il voyait encore de temps à autre la deuxième femme, Jacqueline, de Victor Hugo qu'il n'aimait pas (avec une certaine injustice, reconnut-il malgré tout...), de Nietzsche dont il avait connu l'un des psychiatres en 1944 à Musingen, de Sartre dont il n'excusait aucune erreur, de Freud qu'il avait manqué de peu à son arrivée à Paris, de Mallarmé, le seul poète, peut-être, qui comptât réellement à ses yeux et sur lequel il prononça des conférences dès les années 30, de Jean Moréas qui, selon lui, avait influencé son premier recueil (3), de Jehan-Rictus avec lequel il entretint vers 1930 une correspondance et auquel il devait consacrer une étude (4) qui restera la première, de Valentine Hugo, sa grande et noble amie qu'il veilla jusqu'à sa mort en 1968, d'Henry Miller et de leur ami commun le peintre noir-américain Beauford-Delaney rencontré en 1963, de Victor Serge qui avait hébergé la Bande à Bonnot et participé à la révolution de 1917 et qu'il reçut à Paris à sa libération, en 1937, de Damia dont les bras blancs semblaient encore l'émoustiller à plus de 50 ans de distance, de Francis James et d'André Malraux dont il appréciait surtout, en féministe convaincu, les épouses, de Benjamin Péret, de Georges Duhamel, de Reverdy, de Lacan ("un poète"...), de Jacques Soustelle avec lequel il avait fondé en 1926 les Étudiants socialistes de Lyon et les Amis d'Anatole France vers 1930, d'Henri Michaux auquel il ne paraissait pas en vouloir de lui avoir emprunté sa première femme, Marie-Louise, de Jean Piaget, de Charles Baudouin, d'Ernst Jolovicz, disciple de Freud avec lequel il tenta vers 1938 une ouverture de la psychiatrie à la psychanalyse qui devait se heurter au refus de Pierre Janet, de Georges Bataille et de Roger Caillois, etc. Nous avons parlé, parlé, de Georges Hugnet, Ramuz, Desnos, Bellmer, James Ensor, Jung, Jean Rostand, etc. Sa mémoire était prodigieuse, ses souvenirs intacts, qu'ils fussent à dix ou soixante ans de distance... Il y avait aussi les grèves de 36 auxquelles il participa activement avec Raymond Bussières, l'ami Bubu, l'aide aux Républicains espagnols avec Théodore Fraenkel à Barcelone et le Guépéou en arrière-plan, la dénonciation du système psychiatrique soviétique, l'aide à Pliouchtch et à Sakharov, son voyage au Chili en 1976 et sa présidence de l'organisation d'aide médicale Santé-Chili, les années de Rodez et le marché noir pour sauver les internés condamnés par le régime de Vichy, ses conférences sur Kafka, Bakounine, Proust, la sorcellerie (5), ses expositions d'oeuvres d'aliénés en 1942, le fameux Congrès des Écrivains pour la Défense de la Culture de 1935 où Breton giffla Ehrenbourg et à la suite duquel se suicida René Crevel, ses prises de position anarchistes et pacifistes (6) jamais démenties, la polyclinique d'Aubervilliers où il continuait de consulter, ces mille choses, enfin, qui font mentir Rimbaud: non, *la vraie vie* n'est pas *ailleurs*. Le monde a la valeur qu'on lui donne. Certains, loin de l'esbrouffe des fumistes et des charlatans aux titres ronflants, savent la lui donner. Je crois qu'on peut les nommer humanistes.

J'avais très vite compris qu'une émission de trois heures serait tout à fait insuffisante pour tant de souvenirs et encore tant de projets. Nous reprîmes le magnétophone. A 17h, nous avions enregistré près de quatre heures: 1907-1937... Nous projetions encore deux émissions au moins. Je quittai Gaston Ferdière à 17h30. Nous avions bavardé sept heures et à peine trahissait-il une très légère fatigue. Il avait 82 ans. Nous nous sommes téléphonés depuis cinq ou six fois. Entre ses consultations, un colloque à Blois, une conférence à la faculté de Caen, un vernissage, il était très pris. Nous avons remis de mois en mois ces émissions. Nous pensions évoquer les années 37 à 50 au printemps prochain, y évoquer Brauner, Queneau, Leiris, les Jouhandeau, la peinture de Cézanne (7), l'asile de Chezal-Benoît et celui de Rodez... Lundi 10 décembre 1990, Gaston Ferdière est mort.

Avec tous ses souvenirs.

Le Dr Gaston Ferdière n'était pas seulement un psychiatre amoureux de son métier et soucieux de l'humaniser (en 1976, il présidera l'Évolution psychiatrique et, l'année suivante, organisera le Congrès Éthique et Psychiatrie), pas seulement un esthète jaloux de posséder (ses nombreuses donations au Musée des Arts et Traditions populaires, entre autres, témoignent de sa générosité), pas seulement un ami fidèle et attentif des grands aventuriers de l'esprit de ce siècle (Éluard, Desnos, Breton et même Artaud entre deux crises surent l'estimer autant qu'il les estima. Et son beau livre, "Les Mauvaises Fréquentations" (8), est avant tout un livre d'amitié).

Gaston Ferdière était un homme de culture, de convictions, d'intelligence, d'humour, d'intégrité, un de ces hommes rares auxquels on voudrait dire: merci, merci d'exister, parce qu'ils savent redonner un sens au nom d'homme.

Dix jours après cette belle journée du 24 octobre 1989, je téléphonai à Maurice de Gandillac. Combien fut heureux d'avoir de ses nouvelles l'homme qui fut le petit camarade de jeux de Sartre au jardin du Luxembourg, le traducteur de Nicolas de Cues, de Dante, de Hegel, etc., l'universitaire émérite et le maître d'œuvre pour la France de l'édition des Oeuvres philosophiques complètes de Nietzsche. Entendre la joie de ce vieux monsieur qu'est Gandillac à l'évocation de son ami Ferdière, d'un an son cadet, cela ne se commente pas.

Merci d'avoir existé, Gaston Ferdière. En remplissant votre vie, c'est aussi un peu la nôtre que vous avez enrichie.

Votre chien méchant mais perspicace doit être bien triste. Il n'est pas le seul, hélas.

Dole, le 13 décembre 1990

Notes page suivante

NOTES:

(1) Cf. "Le Surréalisme", débats du Colloque de Cerisy (1966), avec Ferdinand ALQUIÉ, Michel CARROUGES, Gaston FERDIÈRE, Alfred SAUVY, Jean WAHL, etc. 1968, éd. Mouton.

(2) "La Tour de Feu", Antonin Artaud ou la santé des poètes, numéro 63-64, décembre 1959, contenant des articles notamment d'André BRETON et Gaston FERDIÈRE et trois lettres d'Antonin ARTAUD au Dr FERDIÈRE;

(3) G. FERDIÈRE: "L'Herbier", plaquette de poésies parue en 1926.

(4) G. FERDIÈRE: "Jehan-Rictus, sa vie et son oeuvre", 1955, Nouvelle Revue Critique.

(5) "L'homme et le diable", débats du Colloque de Cerisy avec Maurice de GANDILLAC, Gaston FERDIÈRE, Léon POLIAKOV, etc. Ed. Mouton.

(6) G. FERDIÈRE: "Paix sur la terre", 1937.

(7) Cf. G. FERDIÈRE: "Cézanne", coll. Génies et réalités, Hachette.

(8) G. FERDIÈRE: "Les Mauvaises Fréquentations", 1978, Ed. Jean-Claude Simoën.